

Richard Abibon

Des souvenirs d'avant le langage ?

Un documentaire diffusé sur Arte a déclenché un rêve qui, finalement, m'en dit plus sur les bébés que cet ouvrage à tonalité scientifique issu des recherches des psychologues expérimentalistes anglais : « Incroyables bébés ».

<http://www.arte.tv/guide/fr/053950-000/incroyables-bebes?autoplay=1>

Pourtant ce film en dit déjà long. J'y ai appris des choses. Et puis, il a stimulé ma machine à rêves. Rien que pour ça, on peut le remercier.

On va donc découvrir si l'apprentissage de la marche a laissé des traces dans la mémoire, si l'aversion pour les légumes est inscrite ou non dans les gènes, si tous ces apprentissages du bébé sont de simples effets de la maturation ou d'une interaction libidinale avec l'environnement, spécialement la mère...

Le rêve :

Nous allons visiter un endroit où nous devons en principe donner une représentation. Je suis donc membre d'une troupe de théâtre. Quelqu'un nous ouvre une grille massive fermée par chaîne et cadenas. Il a du mal à l'ébranler tant elle est lourde et peut-être coincée. Elle est noire, les murs sont noirs, il fait peut-être nuit. Nous suivons un chemin en arc de cercle bordé d'arches noires, un peu comme dans le Colisée de Rome. Nous parvenons à un endroit à peine plus spacieux. D'évidence il n'y a pas la place pour jouer dans un couloir ! C'est ce que dit Guibal qui fait un peu office de chef de troupe.

Nous faisons donc le chemin en sens inverse. Il fait encore plus sombre. J'ai peur de ne pas emprunter le bon couloir car cette fois je suis chef de file. Je m'éclaire à l'aide d'une vieille lampe de poche. Je pense à mon iPhone qui pourrait éclairer beaucoup mieux, mais je ne l'ai pas. Sous cette faible lumière, je retrouve le chemin et nous parvenons cette fois sur une vaste place surélevée et ceinte d'un muret sur une partie au moins disons 1,50 de haut. Un vieux platane majestueux y pousse. C'est la nuit, mais la place est vivement éclairée par des lampions et l'éclairage municipal. Je me dis, ou je dis aux autres : ben voilà, c'est là que nous devrions jouer ! Mais ce n'est pas prévu comme ça.

Nous partons dans une vallée en V, dont le fond sablonneux fait penser au désert, tandis que les sommets autour ne sont pas très hauts, ni les pentes très fortes. Les autres sont déjà loin devant. Ce ne sont que des silhouettes noires minuscules, aux contours hésitants. Et au lieu de courir les rattraper, je rampe. Le sol est parsemé d'objets bizarres, que je ne peux décrire. Sauf un qui me fait penser aux starting-blocks vus hier soir dans « Sarah préfère la course ». Et puis je les rejoins, sans trop savoir comment. Nous visitons la ville. Nous arrivons à l'extrémité d'un bassin rectangulaire qui me fait penser à Vaux le Vicomte. En effet, il faut gravir quelques marches à partir de là pour se retrouver sur une esplanade piétonne magnifique. Elle est aussi jonchée d'objets multicolores. Mais cette fois ce sont des objets roulants : sphères, roulettes, cylindres, même si, sur le moment, je suis incapable de les décrire. Je ne vois que la multitude informe et colorée. Les gens s'en

servent pour faire comme du patin à roulettes, sauf que l'on vogue de roulette en roulette. Je fais de même, et j'y arrive aussitôt. Ça donne une sensation de légèreté incroyable. Je vais où je veux, comme je veux avec un bonheur sans mélange.

Puis avec les autres nous redescendons de l'esplanade pour aller au restaurant. Il y en a un à la façade légèrement circulaire. Il était fermé la première fois que nous y sommes passés. Cette fois, il est peut-être ouvert.

Me voilà en discussion, dans un amphithéâtre, avec un homme de belle prestance, très bien habillé, genre smoking et cape courte, peut-être une canne à pommeau. Quelqu'un qui pourrait faire penser à Méphisto. C'est mon ennemi. On discute cependant calmement, il sourit. Il n'y aura pas d'affrontement cette fois-ci. Je m'endors dans un sac de couchage, sur les gradins.

Je suis réveillé par une sensation de présence. En face de moi un miroir me permet de voir derrière moi un couple, qui est peut-être dans un lit. Ils ont l'air de discuter. Je suis mal à l'aise de dormir en présence d'étrangers. Alors, je me réveille totalement, je me redresse, pour constater que l'amphi s'est rempli peu à peu. Tous ces gens devisent tranquillement en attendant le spectacle.

Et voilà que passant sous l'antique porche d'entrée, mon Méphisto de la veille entouré de ses lieutenants, entre en scène. Je suis aussitôt en discussion avec lui. Nous sommes sur un pont très étroit qui enjambe la scène, très haut au-dessus du plateau. Je suis armé d'un couteau arabe, dans un étui ouvragé qui rebique vers le haut. Je le rentre et le ressort plusieurs fois de son étui, me demandant si la courbure ne ralentit pas le processus de la dégaine. Je me demande aussi si la courbure de la lame ne l'empêche pas de pénétrer dans le corps de l'adversaire, action que j'imagine, mais ne fais pas. Car nous sommes toujours sur le pont en discussion en principe amicale.

A cet instant une moto de cross passe entre nous, montées par un type casqué vêtu d'une combinaison bardée d'autocollants publicitaires. Je me demande comment il a pu faire, vu l'étroitesse du pont, où nous pouvons à peine tenir à deux. En bas j'aperçois d'autres motos colorées empruntant un circuit qui conduit à notre pont : mieux vaut ne pas rester là.

Ce rêve est sans doute induit par le film que j'ai vu la veille sur Arte : un documentaire scientifique dont le titre anglais énonce : « la vie secrète des bébés ». Totalemment induit ? Non, car j'ai déjà fait d'innombrables rêves semblables avant d'avoir vu ce film. Il n'a fait que réactiver un fonction toujours à l'œuvre et émergeant parfois dans les rêves : la fonction de représentation, je veux dire, cette machine interne, l'appareil psychique, dont le principal travail consiste à forger, puis conserver, une image interne des objets de la réalité. Autrement dit : la machine symbolique.

C'est dit dès le départ : je cherche un lieu pour la représentation, le rêve jouant de l'équivoque entre la représentation théâtrale et la représentation psychique. Or, aucun lieu ne convient. Déjà, pour accéder à cette « bibliothèque » inconsciente, il faut ouvrir une lourde grille fermée d'un puissant cadenas. En plus, ça coince. Les secrets de cet endroit sont bien gardés.

Lorsqu'on descend dans ces ruines antiques peu éclairées, les caves de la mémoire, il n'y a pas grand-chose, comme représentation. Ce n'est qu'un couloir, un chemin qui devrait mener vers une scène, mais point de scène. Ça me fait penser au Colisée, c'est-à-dire aux ruines de Rome dans lesquelles on est obligé de fouiller et d'interpréter le moindre indice, sachant que cette civilisation s'est éteinte. Je me sers ici de ma visite de Rome et de ce que je sais de l'histoire pour mettre des images (bien sombres !), puis des mots, sur cette quête. Elle, elle est vraie, tandis que les images que

j'emprunte à ma vie récente pour les projeter sur le passé ne sont que des masques... mais ces masques disent néanmoins la vérité de la quête, en indiquant qu'il s'agit de ma propre antiquité.

Michel Guibal fait figure de chef de troupe. Il est vrai que cet homme a beaucoup compté pour moi à une époque, en accueillant généreusement mes travaux sur les dits-autistes, mes recherches sur les rêves et la topologie. A présent, il s'est un peu éloigné. Comme le dit finalement le rêve : au retour, c'est moi le chef de troupe, c'est-à-dire que je suis capable d'éclairer mon chemin tout seul, même s'il est inconnu, dangereux, et bien sombre. Même s'il ne débouche, finalement, sur rien. Ici, lieu sombre, pas assez de place, là, espace éclairé, une place, mais rien n'est prévu pour que cette place fasse place à une représentation.

Pourtant, après toutes ces mises en scène du ratage de la représentation, une représentation monte cependant sur la scène du rêve. Je rampe dans cette vallée, mes compagnons n'étant plus que des silhouettes floues, au loin. Voilà un souvenir issu de l'âge où je rampais au lieu de marcher, et où les personnes autour de moi n'étaient encore que des silhouettes floues et les objets autour de moi, indescritibles, puisque je ne les avais encore pas apprivoisés, ni par une image, ni par un nom.

Souvenirs ? Ou images empruntées au film sur les bébés vu la veille, et reproduites par le désir d'avoir des souvenirs de cette époque opaque ? La réponse est difficile, voire quasi impossible. Cependant, quelques indices permettent de faire la part des choses. Notamment, le fait que je ne puisse pas décrire les objets autour de moi. Dans les images du film, je voyais les objets et les bébés avec mon regard d'adulte : tout cela était parfaitement distinct, repérable, nommable. Certes, les commentaires nous expliquaient que les bébés avaient du mal à voir au-delà de 20cm, et les réalisateurs du film avaient tenté de nous fournir une approche subjective de ce que voient les bébés en nous fournissant quelques images floues. Mais c'était essentiellement des images de personnes, et celles-ci n'avaient rien à voir avec les silhouettes lointaines aperçues dans mon rêve. Pas de vallée en V désertique non plus dans le film. Et, lorsqu'on y voyait les bébés ramper, à ce moment là, l'image était particulièrement nette et colorée. Les décors et les gens ne viennent donc pas du film. D'où, alors, sinon de mon souvenir ? à moins qu'une ruse de l'inconscient ne se serve des images du film comme point de départ pour ensuite fabriquer les siennes propres qui seraient des inventions sans rapport à des souvenirs. Là, je suis incapable de faire la part des choses.

Peu importe, puisque cela me fait avancer. Je ne suis pas là pour décortiquer mes rêves objectivement : l'essentiel de ce travail vise à permettre la création du sujet. Or, la pris en compte de la subjectivité est là, que ce que je raconte soit souvenir vrai ou reconstruction après coup. De toute façon il y a fatalement de la reconstruction. Celle-ci emprunte-t-elle du matériel aux vrais souvenirs ou non, là est la question.

Il me vient que la vallée en V pourrait être un souvenir de mon berceau. Mon souvenir plus ancien me dit que ses bords n'étaient pas du tout en V, mais bien verticaux. Par contre le sentiment d'être dans le désert, avec des personnages si lointain, peut parfaitement provenir de mon sentiment de solitude vrai quand, coincé là-dedans, incapable de marcher ou d'appeler, je me tortillai avec l'impression de ramper pour rejoindre ces silhouettes lointaines. Alors, le V en question, dont je ne trouve trace nulle part, ni dans le film, ni dans la réalité de mon berceau, pourrait bien être le souvenir de ma perception subjective des choses à ce moment-là. A l'appui de cette thèse, le sentiment de ne pas pouvoir décrire les objets m'entourant, comme un bébé rampant sur le sol et incapable de reconnaître les jouets qu'on a disposé autour de lui. Les starting-blocks émergent de ce flou, car ils étaient dans cet autre film, « Sarah préfère la

course ». Plusieurs gros plans étranges sur ces objets dans lesquels les coureurs viennent mettre les pieds avant le départ, vu à ras du sol, comme par quelqu'un qui serait en train de ramper par là... et qui désirerait bien se lever pour courir, comme les athlètes impatients d'en découdre, présentés par le film.

Le bassin rectangulaire, les escaliers et l'esplanade me font penser au parc du château de Vaux-le-Vicomte : ça fait quelques V dans le décor. Pourquoi n'auraient-ils pas contribué à l'édification du décor précédent, comme prémisse du suivant ? Si on est dans le registre d'un archaïque avant langage, toute pièce d'eau ne peut que faire penser à une flaque de pipi, ici bien encadrée par les bords rectangulaires, indiquant un souci de maîtrise du phénomène.

Les escaliers permettent une nouvelle fois de monter sur scène. Les objets sont toujours aussi difficiles à décrire, mais tout se passe comme si j'avais imaginé qu'ils étaient les instruments nécessaires de la marche. Et ça, en aucun cas ce n'était dans le film sur les bébés. Cette idéalisation du résultat, « la marche » ou « la course », serait donc une description de la force de mon désir de marcher, à une époque où je rampais encore. L'esplanade surélevée a donc construit une représentation de la façon dont je me représentais la marche avant d'y avoir accès.

Ensuite, comme de bien entendu, il nous faut aller au restaurant. On aura fait le tour des activités d'un bébé : ramper, pisser, désirer marcher, puis souhaiter manger ! Il se trouve que ce restaurant montre une façade arrondie, à l'image d'un sein maternel. « Il était d'abord fermé », indique que j'avais peut-être déjà réclamé à manger sans avoir obtenu satisfaction et que ce souvenir répété ne peut que se retrouver dans le rêve. Il se peut aussi que cela signifie : j'avais tenté sans succès un premier accès à ces souvenirs archaïques, et maintenant, ils me sont ouverts.

Me voilà à présent en discussion amicale avec mon ennemi, un homme qui me fait penser à Méphisto. Ce dernier est un personnage de théâtre, et même d'opéra. Nous sommes donc toujours à la recherche d'une représentation. Nous ? Oui, lui et moi sachant qu'il doit être quelque chose comme moi-même, mon meilleur ennemi. D'ailleurs, c'est lui qui m'amène à m'endormir, pour tenter de lui échapper, je suppose.

Je m'endors dans l'amphithéâtre, c'est-à-dire le lieu de la représentation : je représente le fait de dormir comme lieu où se forment les représentations qui manquent. Je suis réveillé par un couple en discussion, vraisemblable souvenir du réveil occasionné par les « discussions » ou ébats amoureux de mes parents, lorsque mon berceau était au pied de leur lit. Je vois cela dans un miroir derrière moi : il s'agit donc d'un rétroviseur, qu'il faut lire ici comme instrument à lire le passé. Le malaise que j'éprouve, dis-je, en présence « d'étrangers », n'est peut-être que le reflet de la sensation de me sentir moi-même étranger dans le commerce sexuel de mes parents.

Je me réveille donc complètement et je constate tous ces gens qui attendent ... la représentation (= le spectacle) ! Celle qui est attendue depuis le début du rêve et depuis le commencement de mon existence. Une représentation manquante de mon origine, qui me permettrait de compléter l'image que je me fais de moi. Après celle du couple dans le miroir, la voici donc, arrivant sous le porche antique de cet amphithéâtre. Ça, la représentation manquante ? Non. Il s'agit d'une représentation substitutive à laquelle j'ai tenté d'échapper déjà une fois dans ce même rêve, en m'endormant au sein même du rêve. Ce type arrive comme triomphant, par cette porte qui fait un peu arc de triomphe en effet, entouré de ses lieutenants, comme un mafieux de ses hommes de main. C'est mon côté hors-la-loi, le représentant des pulsions que je n'admets pas comme émanant de ma personne. Une illustration vivante et bien habillée de la maxime : c'est pas moi,

c'est l'autre. Outre de savoir qu'il s'agit de mon ennemi, je lui trouve quelques vertus : son élégance, sa confiance en lui, son entourage protecteur, son entrée triomphale.

Que sont ces pulsions ? Elles se manifestent aussitôt en moi, comme s'il s'agissait de se défendre contre lui : une violence qui m'amène à m'imaginer lui planter mon couteau dans le corps. Ce couteau est une métaphore du phallus : sa pointe arrondie me fait douter de son tranchant, ce qui m'amènerait à le planter plusieurs fois pour parvenir à quelque chose. Or, c'est exactement ce qu'on fait avec un phallus, on le rentre et on le sort plusieurs fois du corps de l'autre ou de son étui, qui peut être aussi bien la main, qu'un orifice accueillant en l'autre. Voici donc la représentation substitutive qu'on attendait depuis le début : une écriture de la pulsion qui laisse lire qu'elle est autant sexuelle que meurtrière. Ça ne permettra jamais de lire ces arches sombres, ces objets multicolores et flous, ces silhouettes indistinctes remontant à un passé trop ancien. Pour cela, la représentation fera toujours défaut. J'ai appelé cela le Réel. Mais cela a certainement été à la source du déclenchement de ces pulsions qui en sont le développement fonctionnant encore à l'heure actuelle. Elles font référence ici à mon image en miroir qu'à cette époque ancienne j'étais sur le point d'acquérir. Ici, le miroir se dévoile pour ce qu'il est : d'abord une identification au conciliabule de mes parents. Tout le monde est identifié plus ou moins à l'un et à l'autre de ses parents. Mais en plus, nous le savons bien, leur activité sexuelle est à l'origine de notre existence. Nous sommes donc tous fatalement identifiés à cette rencontre comme telle, en-deçà de tout trait distinctif qui nous ferait dire : je ressemble à papa par ceci, à maman par cela. Le bout du bout de mon origine, le bout qui manque à l'image, c'est ce moment précis d'une copulation unique.

Parce qu'il manque, il ne cesse de se reproduire en usant des représentations de l'acte sexuel obtenues bien plus tardivement. Elle est de l'ordre de la violence car, si, bébé, j'ai été témoin de tel acte sexuel, je l'ai sans doute pris pour de la violence perpétrée par celui qui possède le phallus et le fait pénétrer plusieurs fois dans le corps de l'autre, comme on l'aurait fait d'un couteau. Pourquoi prendre cela pour de la violence ? Par l'intensité de l'action d'abord, mais aussi parce qu'il est clair que par cet acte, papa prend possession de maman chérie que j'aurais voulue toute à moi. Cette violence est une jalousie où l'on reconnaît clairement la structure de l'Œdipe.

Méphisto, c'est moi, mais c'est aussi ce père auquel j'aurais aimé m'identifier dans la possession de ma mère. Un diable ! C'est d'ailleurs l'origine de l'idée du diable dans toutes les religions, qui situent à l'extérieur de tous les croyants la pulsion diabolique qui a pris source en chacun d'eux, et dont il s'agirait de se défendre en permanence. Ce pourquoi elle ressort parfois avec tant de violence. Les événements récents viennent de nous en offrir une assez bonne idée. Le diable, c'est forcément l'autre.

Nous en discutons sur un pont fort étroit. Il y a longtemps que j'ai compris que les ponts font métaphore de l'entre-jambe. Ceci va dans le sens de l'interprétation sexuelle que je viens de donner. Une moto vient nous déranger en passant entre nous. Véhicule que l'on place entre les jambes, donc phallus, elle fait le pont entre une personne et une autre au moment de l'acte sexuel. Moment de rapprochement tel que l'on ne peut pas plus trouver plus étroite distance entre l'un et l'autre. Ce qui ne va pas sans le rapprochement entre moi et moi-même, ce que ce rêve permet, au sens de l'identification primordiale à l'acte qui m'a mis au monde. Moi identifié à mon père et moi identifié à ma mère en pleine copulation, ce qui est devenu moi séparé du moi pulsionnel, le ça de Freud incarné ici par Méphisto. Les deux, moi et ça, se trouvent à l'occasion du rêve, réunis par l'étroitesse du pont *et* de nouveau séparé par la moto-phallus. Cette séparation vient écrire la castration comme explication de la différence

sexuelle, et donc de toute différence ultérieure entre moi et l'autre, et entre moi et ça. Le phallus vient, puis il disparaît aussitôt et voilà qu'en vient un autre, puis un autre... comme autant de coups de reins. Comme autant de réassurances nécessaires devant la disparition récurrente du phallus. Voilà pour l'explication de l'étroitesse de cet exploit architectural.

Dans le film « La vie secrète des bébés », tous ces secrets ne sont évidemment pas abordés. C'est pas mal, la psychologie expérimentale, mais ça ne permettra jamais d'aborder ces vrais secrets. Avec certitude, ceux-ci n'ont pas été induits par le film, puisqu'il n'y est absolument pas fait allusion. Il m'aura permis néanmoins de retrouver quelques traces de mon apprentissage de la marche. Nul doute que le bébé se met debout mû par la curiosité de l'exploration du monde, comme le dit l'ouvrage à vocation scientifique. Il oublie de mentionner que les premiers pas sont toujours soutenus par maman, et que les premiers réalisés seul sont accomplis pour rejoindre maman qui s'est éloigné un brin et qui vous attend souriante, encourageante, alléchante, et parfois encore allaitante. Il y a de ça dans mon rêve où, après avoir découvert le bonheur de ne plus ramper, je me dirige vers le restaurant aux formes arrondies. Ça ne veut pas dire que la motivation soit de seule nourriture. C'est la libido qui est là convoquée, telle qu'elle s'exprime dans mon rêve par mon bonheur à littéralement voler ici et là sur le roulement de ces objets bizarres.

Et puisqu'il est question de nourriture, je voudrais revenir sur un passage du film qui m'a posé question. Les bébés, nous dit-on, auraient une aversion innée contre les plantes vertes. Ce serait un comportement inscrit depuis les âges immémoriaux, destiné à protéger l'espèce des dangers d'empoisonnement. Raisonement un peu court, voire spéculatif. Les plantes empoisonnées existent, mais elles sont peu nombreuses en rapport aux innombrables plantes qui, au contraire, permettent de se nourrir. J'ai une autre explication, hypothétique, certes. Mes petits enfants, comme beaucoup de jeunes d'aujourd'hui présentent une certaine aversion pour les légumes, voire les fruits. Or, quand j'étais petit, moi, je n'avais aucune répugnance pour les légumes, mais pour la viande, et spécialement la viande rouge. Il me semble que beaucoup de gens de mon âge ont eu cette caractéristique, disparue avec l'âge adulte. Enfin, je vais prendre ça à titre hypothétique aussi, car je n'ai aucune statistique à ma disposition. Donc, en vertu de ces hypothèses qu'est-ce qui a changé entre les années cinquante et maintenant ? Autrefois, la viande était considérée comme le must de l'alimentation. Il en fallait obligatoirement pour grandir. C'était cela qui était sain, et plus la viande était rouge, c'est-à-dire, plus elle rappelait le sang, plus elle était considérée comme « bonne » pour la santé et la croissance. Aujourd'hui, ce sont les fruits et légumes dont les médias nous rabâchent la bonté. Les parents reprennent ces crédos, et, comme par hasard, c'est justement ce dont les enfants ne veulent pas. Pourquoi ? Parce qu'ils sentent l'angoisse des parents autour de la santé, qui les amène, les parents, à les nier comme sujets au profit d'un idéal de vie saine et de croissance harmonieuse. Les enfants se débattent donc comme de « beaux diables » pour conserver leur statut de sujet. Comme ils n'ont pas beaucoup d'arguments, il ne leur reste qu'à dire non à cette prise de contrôle de l'extérieur. Viande ou légume, là n'est pas le problème. Être ou ne pas être, là est la question.

Deux types de pulsions sont donc à l'œuvre, trouvant leur source en cette même origine. 1° La libido ou pulsion sexuelle, ou encore désir, qui pousse vers l'autre supposé nous apporter la complétude manquante. 2°, la pulsion de mort, qui combine la jalousie contre celui qui nous frustre de cette possession de l'autre complémentaire et la pulsion symbolique qui vise à détruire tout ce que nous ne comprenons pas, que nous assimilons après coup à celui qui nous a piqué la mère. Ce que nous ne comprenons pas et dont

nous cherchons sans cesse à trouver représentation : au premier chef cette image manquante de l'origine qui nous laisse tout autant incomplet que la différence sexuelle.

En guise de conclusion je reprendrai une phrase du film : « de tout ce temps avant l'apprentissage du langage, nous ne nous souviendrons pas ». Ceci est donc inspiré de la position des psychologues expérimentaux. Le milieu analytique a repris cette antienne. Or, l'analyse de ce rêve, pour peu qu'elle se tienne, semble prouver le contraire. Certes, les traces sont ténues, reprises et déformées par des informations acquises ultérieurement. Ces traces dépendent aussi de l'idée qu'on s'en fait : si on est persuadé qu'elles n'existent pas, si elles se présentent, on a peu de chance de les apercevoir. Si on croit en leur existence, mû par le désir de les trouver à tout prix, on risque de prendre des écritures largement ultérieures pour de telles traces. Forgé par des décennies de lacanisme (« tout est langage ») j'étais plutôt persuadé de cette inexistence. Et... je suis tombé dessus. Ce n'est pas une preuve irréfutable, c'est juste un argument au dossier.

Les objets, les silhouettes, que je ne peux pas décrire : ce qui est sûr, c'est que ces traces sont là, et que c'est seulement sur leur bord que je trouve des mises en scène. Celles-ci, faute d'interpréter les traces, donnent une représentation de l'appareil chargé de les interpréter : l'appareil psychique, la machine symbolique. Ce processus laisse le sujet incomplet de son origine, mais lui apporte en revanche diverses images de lui-même, en tant qu'identifié à l'outil qui fabrique les représentations : une représentation du sujet. Celle-ci s'avère corollaire de la toute première différence qui concerne le corps au premier chef : la différence sexuelle, qui fait de tout humain un incomplet. Devenir sujet, c'est se différencier de l'autre. Cette différence repose visiblement sur la différence sexuelle, origine de cet autre moi-même dont je me sépare en même temps que je me distingue de l'autre. Pas de sujet sans corps, pas de corps sans sexe, et pas de naissance du sujet sans un rapport sexuel à l'origine. Voilà tout se dont je me réapproprie par l'analyse, voilà ce qui me fait avancer dans ma position de sujet acteur de ma vie, en même temps que se fait le deuil d'un moi unifié. Il va bien falloir s'accepter comme divisé et incomplet.

13/01/2015